APOLOGIE

DE LA

MESSE.



A PARIS,
De l'imprimerie de J. F. Sobry, rue du Bacq, passage Ste.-Marie, N°. 149.

APOLOGIE

DE LA

MESSE.

J'y cours midi sonnant au sortir de la Messe.
Boileau.

J'ai, comme Lanjuinais et Camus, toujours aimé la Messe : sous l'ancien régime, je ne manquois jamais d'y assister avec ma famille, à la plus grande édification de mes concitoyens ; et cependant, je passois pour être au-moins aussi philosophe que Laharpe et Marmontel ; quoique je n'eusse point fait Bélisaire, et que je n'eusse point écrit à Voltaire : *Écrasez l'imfâme.*

Pourquoi, malgré ma philosophie notoire et mon assiduité à la Messe, n'ai je jamais été regardé comme un hipocrite? Pourquoi ne m'a-t-on jamais recherché sur cette trop

remarquable assiduité ? C'est parce que, Dieu merci, j'ai toujours mis, dans mes pratiques religieuses, une bonhomie, qui a neutralisé tous les reproches des excessifs. J'ai suivi ces pratiques sans dérision, comme sans importance, et l'on voyoit clairement, qu'envisageant ces cérémonies sous d'autres rapports, j'y assistois, moins pour donner à l'église un dévoué, que pour remplir quelque sorte de devoir que je m'étois fait à moi-même.

Tout-à-coup, la Messe a été abolie. O contradiction! J'ai applaudi à cette abolition ; j'ai admiré avec quelle habileté la maturité du moment a été saisie pour prononcer hautement cette abolition fatale, qui étoit depuis long-tems prononcée en secret. J'ai regardé ce coup comme le plus grand, le plus beau, le plus vigoureux de la révolution. Mais, secret amateur des formes de la Messe et de l'adoration du grand principe, dont elle étoit, au-moins dans ses formes, l'innocente démonstration, j'ai cru, pendant quelque tems, que les hommes énergiques, qui avoient sçu si habilement provoquer l'abolition de la Messe, mal présentée, redonneroient bientôt au peuple

la Messe épurée et ornée de tout ce qui pouvoit la rendre propre à des hommes libres et éclairés. Mais, comme notre révolution n'est pas faite par un seul homme, il arrive que ceux qui savent détruire, ne sont pas ceux qui savent relever; et l'on a laissé, pendant trois ans, le peuple sans Messes et sans sacrifices, abandonné à l'oubli de toute commune moralité. Les hommes se sont lassés de ne plus avoir de motifs de rassemblemens paisibles et cérémonieux; les femmes, de ne plus avoir d'occasions de se parer, de se voir, de s'agréer, d'étaler à leurs voisins la bien-tenue de leur famille; les bons esprits se sont indignés de ne plus avoir de rendez-vous publics, pour y faire profession de soumission à l'opinion, de dévouement à la conscience, et de véritable fraternité, au nom et en présence du père commun de tous les hommes; et c'est alors que, faute d'avoir vu reparoître autre chose, on a redemandé, en plus d'un lieu, la Messe. Et je ne serois pas fâché aussi de revoir la Messe; car, la Messe, après tout, est bonne; et jamais, depuis qu'il existe un monde, des humains, des peuples, des sociétés, des cités, des monarchies, des

républiques, il n'est passé dans la tête d'aucun législateur, de laisser un peuple sans cérémonies religieuses, sans solemnités et sans culte public.

Cependant, la messe a encore beaucoup de détracteurs; c'est pourquoi j'ai résolu de tâcher de réconcilier, avec la Messe, nombre d'esprits que la Messe révolte d'un certain côté, en leur exposant, dans cet écrit, de quelle manière on peut traîter honnêtement la Messe, et comment il est en effet possible de vivre avec la Messe, sans sacrifier sa raison, ni la vérité.

Sans m'arrêter à la nécessité d'un culte public, que je regarde comme prouvée, je vais renfermer toute cette justification de la Messe dans trois questions. La première, qu'est-ce que la Messe? La seconde, comment le peuple a-t-il proscrit la Messe qu'il aimoit au fonds? La troisième, comment peut-on épurer et réhabiliter la Messe, et reconcilier, à cet égard, le peuple avec lui-même? En éclaircissant ces trois questions, on parviendra à y voir très-clair sur la Messe. Ceux qui la redemandent trouveront leur opinion justifiée, et ceux qui s'obstinent à la rejeter, s'adouciront sur cet usage religieux, en le regardant sous son vrai

sens. Ceci pourra même abréger bien du travail à messieurs les évêques à présent assemblés à Notre-Dame, et qui, dit-on, ont beaucoup de peine à *concilier*, dans leur *concile*, tout ce qui est relatif au culte qu'ils veulent rétablir, c'est-à-dire, à la Messe. Car, la Messe renferme tout. Henry IV a dit que le royaume de France valoit bien une Messe; et nous disons aujourd'hui, avec autant de raison, que la république française ne peut rien valoir sans la Messe. Si ce travail est agréé par le *concile*, aussi-tôt tous les obstacles sont levés, tout est expliqué, tout est fini, tout est *concilié*. Et ceci est encore une des raisons qui m'a déterminé à publier ce petit écrit sur la Messe, persuadé, que je suis, de cette vérité triviale, que tout homme doit à la société la publication des idées qu'il a conçues, quand il les croit utiles au bien de ses semblables. Que si chacun dit en le lisant : mais c'est là mon idée, j'avois pensé cela, je l'avois imaginé; je lui répondrai : vous m'auriez fait plaisir de le dire avant moi; je l'aurois répété volontiers après vous : mais disons-le aujourd'hui ensemble, et réunissons-nous tous, de bon cœur, sous les auspices de la Messe.

La première question à éclaircir est donc; qu'est-ce que la Messe? La Messe est un sacrifice où un peuple, réuni religieusement, émet son vœu vers le ciel, vers le principe du bien, vers Dieu. Le mot générique est sacrifice; le mot populaire est devenu Messe, du mot primitif, émettre, émission: *mittere*, *emittere*; au participe, *missus*, *missa*, *missum*; *ite missa est*, subauditur, *hostia*, dit le prêtre qui célèbre. De-là, ce mot si ordinaire de *Messe*, auquel on s'est accoutumé, et que tout le monde entend si bien.

Mais non-seulement on émet un vœu dans un sacrifice, c'est-à-dire, on souhaite que Dieu nous soit favorable, et en conséquence on se dispose à le mériter, en écoutant la voix morale de la conscience qu'il nous a donnée; mais on porte encore, en commun, une offrande, une victime, une hostie, pour me servir d'un latinisme consacré. Cette offrande est un signe de reconnoissance et de détachement; car, un des principes essentiels de la moralité est la reconnoissance envers Dieu, et le détachement de ses intérêts. De-là, dans tous les sacrifices, l'acte principal est

l'offrande: et c'est cette offrande, qui, par figure, est censée porter à l'éternel les vœux que le peuple réuni émet vers lui. Et quand cette offrande est émise avec toutes ses cérémonies et ses solemnités, la Messe est faite, la Messe est consommée, la Messe est dite.

Une des conditions essentielles d'un bon sacrifice, d'une bonne Messe, est d'émettre une offrande pure; et le pain et le vin, qui sont les parties les plus exquises et les plus nécessaires de nos alimens, sont en effet une offrande pure, touchante, sensible, naturelle, de ce dont nous jouissons de plus précieux. Il y a eu des peuples qui, sous prétexte de plus grand détachement, ont outré leur Messe, et ont fait offrande de choses sensibles, même d'hommes. Ç'a été là, sans doute, un des grands abus, un des grands excès, une des grandes exagérations de la Messe. On a abhorré ces peuples; et les magnanimes Romains, en triomphant de l'un d'eux, lui imposèrent la loi unique et sublime de cesser leurs sacrifices affreux. Grace à Dieu, nous avons toujours eu, dans notre Messe extérieure, un éloignement marqué pour de pareilles horreurs. On en a

accusé quelques peuplades obscures des Gaulois nos pères ; mais ce sont des atrocités si éloignées, qu'elles semblent ne plus nous appartenir. A l'égard des idées d'antropophagie, dont on avoit voulu charger les mystères de notre Messe, nous prouverons très-complettement, dans la suite de cet écrit, qu'elles appartenoient à nos prêtres, et non au peuple.

La Messe, chez les Grecs et chez les Romains, étoit un festin. Comme le culte public n'y étoit point salarié, il n'y avoit de sacrifice, que lorsque les citoyens avoient des motifs de rassemblement et de régal. Les hommes riches sacrifioient dans les fêtes. Les offrandes étoient ce qui servoit de matière au festin : des bœufs, des moutons, des porcs, des coqs ; et les prêtres étoient de véritables bouchers. On ne peut pas dire que ces Messes, bien entendues, fussent précisément mauvaises ; mais il n'y avoit que la magnificence des riches envers le peuple et envers les prêtres, qui pût les excuser. Tous ces festins, en forme de Messes, avoient beaucoup de mal-propreté, de mauvaise odeur, de fumée. On mettoit de côté les muscles, les pièces à manger : on torréfioit les intestins, les

abattis, les cuisses, c'est-à-dire, les jarrets enveloppés, dit Homère, d'une double graisse. Et si cette consommation, au milieu des concerts, des cris, des chants, des répons, avoit un grand mouvement, un grand intérêt d'amusement et de joie, elle étoit accompagnée de tant d'autres inconvéniens, que nous ne pouvons que nous applaudir d'avoir dégagé notre Messe de tout cet attirail de sang, de brasiers et de fumée; et il faut convenir que notre Messe a, de ce côté, un grand avantage sur les Messes des Grecs et des Romains.

A l'égard des rits de notre Messe, nous voyons avec plaisir que ces rits sont ceux de tous les sacrifices pratiqués dans les précédens cultes. Nos prêtres n'ont fait que ce qu'ils avoient vu faire aux prêtres païens : car le même principe a amené, par-tout, et toujours, les mêmes conséquences. Toujours, les prêtres ont approché de l'autel en habits parés, parce que le sacrifice est une fête ; la Messe, un moment de cérémonie et de repos ; le rassemblement, un acte de respect pour les autres, qui demande sur chaque personne toute la propreté que ses moyens permettent; et la

beauté des habits du prêtre est le type nécessaire de la parure d'une fête. Toujours les prêtres ont eu des marches ordonnées, des pas prescrits pour aborder l'autel, afin que la confusion ne se mît pas dans les cérémonies par leurs variations. D'ailleurs, il est d'expérience que les cérémonies assujetties à un ordre certain, disciplinent l'esprit de ceux qui y assistent. Toujours, les prêtres ont fait des génuflexions, des prostrations, des adorations autour de l'autel. Toujours, ils y ont élevé et joint les mains, étendu les bras, incliné et relevé la tête; toujours, ils y ont porté vers le ciel l'objet du sacrifice; toujours, ils se sont tournés et retournés vers le peuple pour recueillir ses vœux et pour les reporter vers la divinité. Ainsi, nous avons raison de conclure, de cette filiation évidente de rits, que notre Messe a, en effet, l'approbation de tous les siècles.

A l'égard des autres cérémonies qui dérivent de la Messe, et qui en sont, pour ainsi dire, des accessoires, telles que les pompes appelées vulgairement processions, elles sont encore tirées des rits des Grecs, des Romains, des

Egyptiens, des Persans. Chez tous ces peuples, on a porté avec appareil les images des dieux et des héros, comme nos prêtres ont fait porter chez nous les images et les reliques de leurs pauvres saints. Les prêtres, dans ces pompes, se mettent à la file, parés d'habits agréables et uniformes, couronnés de fleurs; des palmes, des rameaux, des encensoirs dans les mains; liés par une marche grave et par des chants soutenus. Les peuples ont toujours beaucoup aimé ces spectacles religieux: tous les citoyens se parent pour les voir, pour y assister, pour les suivre : et leur union sous ces bannières heureuses est pour eux l'emblême de la concorde et de la paix, qui doit régner dans leurs cités. Les prêtres chrétiens qui voulurent, pour s'établir, faire les rigoristes, anathémisèrent d'abord les pompes des Païens, sous le nom de pompes de Satan; mais quand ils possédèrent exclusivement le culte, ils se hâtèrent de les relever sous le nom de processions. Ce sont là les accessoires de la Messe, ainsi que les services d'encens et les expositions des images symboliques du soleil, qui nous sont venues des Persans. Ces pompes étoient distribuées dans des époques convenables de l'année, pour

en ôter la monotonie, et porter les esprits vers des idées de calme et d'union. La pompe, dite vulgairement des Rogations, venoit très-heureusement, dans nos climats, après la tristesse de l'hyver, porter les esprits vers l'espoir des bienfaits de la terre. Les laboureurs, en la célébrant, et sans s'en appercevoir, prenoient conseil entr'eux sur la culture variée de leurs héritages, sur leurs arrangemens champêtres; ils s'animoient dans leurs travaux par l'espoir d'une récolte fortunée; et les peuples anciens avoient, comme nous, cette fête touchante.

L'on ne voit point le champ répondre aux soins du maître
Si, dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

Au milieu de l'été, tems où, dans notre climat, la nature est par-tout embellie et parée, où les hommes communiquent fort aisément par la longueur des jours, par la facilité des besoins de la vie, où rien n'arrête l'effervescence des esprits, nous avions autrefois cherché à tourner les idées du peuple vers la jouissance des beautés de la nature, en plaçant à cette époque la fête des fleurs, qui duroit huit jours.

Des pompes majestueuses de prêtres et d'enfants couronnés de fleurs, dès reposoirs où l'on assembloit en bouquets variés, en guirlandes prolongées, tout ce que la terre offre de ses dons enchanteurs, des tentures précieuses, des flambeaux odoriférans, des cassolettes agitées dans les airs, tout ce que la plus brillante parure pouvoit ajouter de merveilleux aux merveilles de la nature, étoit rassemblé dans ces pompes, pour enchanter les regards des peuples, et pour leur offrir un spectacle digne de porter leurs idées à la paix et au bonheur. Et cette magnifique pompe des fleurs étoit sous le nom de la Fête-Dieu, un des plus beaux appendices de notre Messe.

Il résulte de tous ces éclaicissemens sur la Messe et ses accessoires, que ceux qui sont restés attachés à cette cérémonie réligieuse, qui la regrettent, qui desirent la voir rétablir, méritent bien qu'on fasse grace à leur messimanie, en faveur de toutes les idées vraies, morales, pacifiques, d'où ils la font dériver. Ce sont ces mêmes idées qui m'ont toujours attaché à la Messe, et je suis persuadé que les plus irrités contre la Messe,

y reviendront, quand je leur aurai prouvé, en traîtant les deux autres questions qui restent à examiner, que ce qui les a indisposés contre la Messe, lui est absolument étranger.

La seconde question consiste donc à connoître pourquoi le peuple en masse a proscrit la Messe qu'il aimoit au fonds, et qu'il semble depuis vouloir rappeler ? Ceci tient à presque toute la révolution; car c'est dans l'abus qu'on a fait de la Messe, qu'est le vrai principe de tout le renversement que nous avons si complettement éprouvé.

Dans l'origine, les prêtres chrétiens, qui voulurent dégouter les peuples de l'idolatrie, en prêchant la doctrine universelle de l'adoration d'un seul Dieu, n'eurent, pour toute cérémonie religieuse, que des repas dans le goût précisément des repas sansculotiques que nous avons donnés à une certaine époque de la révolution. Mais quand les prêtres chrétiens se furent rendus les seuls maîtres du culte, ils sentirent que leurs repas clandestins ne suffisoient point, et ils cherchèrent

à

à combiner ces repas avec un sacrifice, avec une Messe, et c'est alors qu'ils réunirent à leur culte presque tous les hommes que leurs dogmes rebutoient encore. Le charme de ce sacrifice, parfaitement pur dans sa forme extérieure, leur acquit l'adhésion de tous ceux qui le virent célébrer. Il conquit les cœurs par les yeux. L'offrande asiatique de Melchisedek triompha dans toute l'Europe des sacrifices sanglans des Calchas et des Numas. Mais nos prêtres chargèrent bientôt cette Messe séduisante, consolante, délicieuse, de mystères absurdes. Peu-à-peu, ils imposèrent aux peuples, qu'ils virent amateurs de cette Messe, l'obligation de croire, absolument et aveuglément, ces mystères. Peu-à-peu, à la faveur de cette Messe, qu'ils voyoient prospérer, ils voulurent gouverner les familles. Peu-à-peu, ils entreprirent de régir les empires. Peu-à-peu, ils se lièrent entr'eux par des lois particulières, et formèrent un royaume dans les royaumes. Peu-à-peu, ils ajoutèrent à la Messe des dogmes odieux, une doctrine de tyrannie, de persécutions, de supplices et de sang. Peu-à-peu enfin, ils firent de cette charmante Messe une pompe foulante et

aspirante, par laquelle ils attirèrent continuellement à eux toute la richesse, toute l'autorité et toute l'illustration du genre humain, en ne laissant, au reste du peuple, que l'avilissement et l'esclavage. Alors, la Messe, toute belle qu'elle étoit, parut au peuple français trop chèrement achetée: et après avoir mis sous ses pieds tous les appuis de la Messe, il prit le parti de renverser, un beau jour, la Messe elle-même, pour se débarasser tout-à-fait, et de sa monarchie et de la monarchie perfide de prêtres, qui s'étoient arrogés le droit de lui administrer la Messe exclusivement.

Tel est l'histoire du renversement de la Messe, en France, que nous avons opéré dans ce vaste pays, simultanément, tous ensemble, et en même-tems; quoique nous l'aimassions au fonds. Quand je dis tous ensemble, je dis une vérité incontestable: parce que, s'il falloit prétendre avec les contre-révolutionnaires, que ce coup inoui a été l'ouvrage d'une poignée d'extravagans, il faudroit prétendre que le peuple français est un composé de vingt-cinq millions de lâches,

ce qu'il est impossible d'admettre, d'aprés son caracrère connu, ce qui implique, d'aprés les preuves inouies de courage qu'il a données, et à tant de reprises, dans sa révolution.

C'est envain qu'on voudroit diminuer les griefs que l'on a eu contre les mystères que les prêtres avoient introduits dans notre Messe, en disant que les Messes des anciens grecs étoient également accompagnées de beaucoup de mystères. La différence des uns aux autres étoit grande. Les mystères des Messes des Grecs étoient simplement facultatifs : les mystères des Messes de nos prêtres étoient impératifs. On croyoit les mystères chez les anciens, si l'on vouloit: chez nous, il falloit les croire nominativement, absolument, affirmativement. Chez les anciens, on se lioit aux sacrifices, aux Messes, par-tout où l'on se trouvoit, et souvent par simple honnêteté pour le peuple hospitalier qui vous recevoit avec approbation, tolérance, réciprocité : chez nous, il falloit se lier, s'engager, se jurer à un rit, s'abjurer à tous les autres avec intolérance, exclusion, excomunication. Chez les anciens, les Messes et les rits étoient

populaires et locaux : chez nous, on les avoit rendus une propriété pour des sectaires dominans, et un assujétissement pour les peuples dominés. Chez les anciens, les rits et les mystères étoient élégans, rians, intéressans, ingénieux : chez nous, ils étoient dégradans, tristes, rebutans, absurdes. Chez les anciens, si l'on ne croyoit pas aux mystères, au-moins pouvoit-on les excuser comme allégories, pouvoit-on les admirer comme poësie, pouvoit-on les propager comme fruit du génie, comme ornemens heureux de l'imagination : chez nous, tout en ne croyant pas aux mystères, on étoit obligé de les admettre comme vérités essentielles, et de déclarer qu'on les croyoit, tandis qu'on avoit le regret de n'y voir que des mensonges pitoyables, inutiles et révoltans. Chez les anciens, les mystères animoient toute la nature pour la moraliser par le plaisir, par la gaité, par la magnanimité : chez nous, les mystères éteignoient la nature pour la moraliser, à ce qu'ils prétendoient, par l'anéantissement, par la tristesse, par l'abjection. Chez les anciens, les mystères portoient les esprits aux grandes idées, à la liberté, à l'héroïsme : chez nous, ils ne les dirigeoient

que vers la nullité, vers l'endurance, vers l'esclavage. Chez les anciens, les mystères répandoient par-tout la vie : chez nous, ils ne présentoient par-tout que la mort. Faut-il s'étonner, d'après ce développement, que le peuple français ait secoué, dès qu'il l'a pu, tout cet échaffaudage de sottise et de malice ; qu'il se soit lassé de voir mentir sans esprit, sans grace et sans but ; et qu'il ait enfin décidément discontinué de se prêter à dire qu'il croyoit ce qu'il ne croyoit point, qu'il croyoit ce qu'il n'a jamais ni pu croire, ni dû croire.

Ce qui indignoit, depuis long-tems, le peuple français, étoit l'effronterie que les prêtres avoient eue, de prétendre que, dans le pain mystérieux de leur offrande, de leur victime, de leur hostie, ils faisoient arriver un homme tout entier, dont ils mangeoient le corps et buvoient le sang. Ce mystère antropophage, soutenu avec fanatisme, révoltoit d'autant plus dans leur doctrine, qu'ils le consacroient à rappeler la mort d'un chef de secte, fort honnête homme, que des scélérats, qui ressembloient fort à nos prêtres, avoient supplicié cruellement. L'idée que nos prêtres

vouloient donner, que sous la forme de leur Messe, ils renouvelloient, à plaisir, le supplice, non-renouvellable assurément et à jamais exécrable, de ce sage malheureux, avoit totallement rebuté les ames sensibles, de ce sacrifice, si flateur aux imaginations douces, sous tous les autres rapports.

Bien est-il vrai que le soin que nos prêtres avoient pris de dire leur Messe dans une langue inconnue, avoit long-tems couvert le ridicule atroce de leurs oraisons. Mais les lumières se répandant, on ne pouvoit plus ignorer la signification misérable de tous ces *per eundem ;* et il falloit bien que tout cela finît, parce que tout ce qui est contraire à la raison ne peut durer. Et il importe de dire, à notre décharge, que si nos Messes eussent été célébrées en langue vulgaire, comme celles des anciens, nous n'aurions pas tardé aussi long-tems à les rectifier.

Nos prêtres avoient bieu emprunté, des prêtres païens, quelques prières, quelques hymnes, quelques éjacuculations, comme ils en avoient pris les rits; mais ces copies étoient devenues si

pauvres dans leur lithurgie, elles étoient appliquées à des objets si bas, qu'on ne pouvoit plus y distinguer aucune trace de leur ingénieuse origine. Les prières lithurgiques des peuples anciens avoient été composées par Linus, par Musée, par Orphée ; et il faut voir, dans ce qui nous reste de ce dernier, comment une Lithanie, sous le nom de Cibele ou de Vénus, est une série d'apostrophes sublimes au grand principe. Tout vit, tout s'élève, tout s'échauffe chez les prêtres anciens. Chez nos prêtres, tout s'avilit, tout s'éteint, tout meurt.

L'on voit, par cet exposé sincère, que le peuple français n'aimoit que les formes extérieures, vraiment touchantes, vraiment antiques de la Messe, et qu'il n'a prétendu confondre, renverser, anathématiser que ce fonds de mystères absurdes, avilissans, que les prêtres avoient prétendu introduire à l'ombre de ces formes ; et ceci justifie pleinement, et son ardeur à renverser la Messe, et sa tension à la rétablir.

En exposant comment il est possible d'épurer et de réhabiliter la Messe, je me flatte que

tous ceux qui auront lu cet écrit, seront bien avancés d'être réconciliés avec cette cérémonie religieuse, vraiment simple, majestueuse et raisonnable ; et j'espère que cette dernière partie de mon discours, à laquelle je me hâte d'arriver, sera aussi concluante, que les deux autres.

Un sacrifice, une Messe étant l'émission, vers Dieu, des vœux d'un peuple réuni, il s'ensuit que le prêtre, qui n'en est que le maître de cérémonies, n'y doit proférer que des paroles convenues, n'y faire que des mouvemens ordonnés, et qui soient démonstratifs de l'objet de sa mission. Ses paroles doivent être des redondances continuelles, mais sublimes, du nom de Dieu, principe unique de moralité, et auteur de la conscience qui en est l'organe. Rien n'est plus aisé que de substituer aux plats *oremus* de nos prêtres, des oraisons restituées des anciens sacrifices, et mises, sur-tout, en langue française. Cette langue heureuse, qui ne souffre rien d'impur, rien de faux, rien d'irraisonnable, est peut-être l'idiome le plus fait pour propager de bonnes prières ; et l'on aura bien avancé

l'épuration de la Messe, en obtenant, d'abord, qu'on la célèbre en français.

Sans doute, les commémorations de tous les sages moralistes, qui ont eu autorité sur les hommes par l'ascendant de leurs utiles préceptes, les commémorations des héros qui ont fait la force des sociétés par leurs grandes actions, peuvent entrer dans les oraisons de la Messe; mais point de privilèges exclusifs, les loix républicaines n'en comportent plus; et surtout, plus de mentions de tous ces êtres nuls, et la plupart à charge à la société, qui, sous le nom de saints, n'offroient que de mauvais exemples à suivre, et n'avoient été utiles qu'à une certaine république d'escrocs, qu'on appeloit l'église.

A l'égard de l'offrande à Dieu du pain et du vin consacrés, et de l'adoration du grand principe, dont elle est accompagnée, elle fait la partie essentielle de notre Messe. Le peuple l'aime, la chérit, en est jaloux : c'est cette touchante démonstration, qui avoit fait d'abord réussir, et ensuite endurer la Messe de nos prêtres : et il faut bien se garder d'y

rien supprimer ; mais, en l'offrant dans sa pureté et dans sa vérité, elle acquérra son mérite et son prix véritable, et ne sera plus, pour les esprits les plus sévéres, que l'emblême bien senti de la plus morale des cérémonies.

Le pain et le vin, les huiles et les sels, les feux sacrés et les eaux salutaires, sont sans mystères les principes de notre existence, et peuvent être sans mystères les élémens de notre culte Proscrivons donc tous ces mystères, qui tendoient à en intervertir la vraie signification ; et conservons ces emblêmes heureux, élémens d'un sacrifice pur. Eloignons les mystères ; réduisons nos cérémonies de culte à des actes vrais, et nous verrons toutes les sectes se réunir sous leurs paisibles abris.

Mais pour épurer la Messe, et la rendre agréable à tous, il importe, sur-tout, d'oter le privilège exclusif de nous l'administrer, à ceux qui se l'étoient arrogé. Ils se sont déjà divisé en ceux qui prêtent serment à la république, et ceux qui refusent le serment;

mais il suffit au peuple, qu'ils veuillent avoir un privilège exclusif, pour qu'il ne doive plus le leur accorder aux uns, ni aux autres : ils forment secte, et c'est assez pour être rejetés. Les républiques doivent admettre un culte et des cérémonies religieuses, mais détachées de toute secte. Les grands principes de la morale ne forment point de secte : ils sont communs à tous : le peuple et les magistrats en sont les gardiens, et les cérémonies religieuses sont des démonstrations qui tiennent à l'ordre public, sans particularités, sans excomunication et sans secte.

A l'égard du serment que prête une partie de nos anciens prêtres, nous leur en sommes vraiment bien obligés; mais voici, à cet égard, quelques lignes de J. J. Rousseau, qui vont servir merveilleusement à éclaircir cette matière. On sait que quand Rousseau rencontre la vérité, il la fait sentir vivement, parce qu'il l'exprime du fonds du cœur. Il vous persuade, il vous convainc, et il vous charme en même-tems. Vous vous réjouissez, avec lui, d'avoir dissipé le mensonge : ce mensonge exécrable, qui abuse si souvent de

votre bonhomie et de votre paresse à réfléchir. Je vais citer son passage entier.

" Qu'un prêtre nie un dépôt, dit J. J.
„ Rousseau, que s'ensuit-il, si ce n'est qu'un
„ sot le lui a confié ? Ceux qui font com-
„ merce de la religion, sont-ils donc ceux
„ qui en ont ? „

Voyez combien il sort de lumières de ces quatre lignes : d'abord, on voit que celui qui confie un dépôt à un prêtre, est évidemment un sot, et que, par conséquent, il y auroit une extrême sottise à confier, à nos anciens prêtres, le dépôt le plus précieux, celui de notre instruction, celui de notre raison. On sent encore très-bien que ceux qui font commerce de la religion, et qui se sont voués, dès leur tendre jeunesse, et dans des écoles astucieuses, à en trafiquer, finissent par ne plus la regarder que comme une marchandise dont le débit doit tourner à leur seul profit; et que les sermens, entrant dans ce débit, on doit s'attendre à leur en voir faire autant qu'ils croiront pouvoir en tirer quelque profit.

On voit donc, par cette citation d'un de nos sages les plus estimés, qu'il faut compter pour peu de chose les sermens des prêtres. Et l'on peut remarquer en effet que les peuples éclairés ont eu soin de faire très-peu d'état des prêtres. *Laissez là cet habit ; quittez ce vil métier*, dit Racine. Démosthènes tournoit Eschine en ridicule de ce que sa mère vivoit du métier de prêtresse. Ciceron disoit que deux augures ne pouvoient se voir sans rire. Jésus les a couverts de malédictions. Toute l'antiquité est pleine de traits de satire contre les prêtres: et si nous avions sçu tenir de plus près nos prêtres, ils ne nous auroient pas gâté notre Messe, comme ils l'ont fait, et ne nous auroient point ainsi forcés à la purifier nous-mêmes.

Quand les prêtres ont ainsi gâté la religion, en en faisant un métier, c'est ordinairement nous autres pères de famille qui en sentons la vérité, la pureté, la nécessité; c'est nous qui n'y avons aucun intérêt direct, qui la relevons. Ce sera donc la perfection de l'épuration de la Messe, que de la voir célébrer dans chaque canton, par d'honorables pères

de famille, qui n'aient d'autres liens que ceux qui nous attachent tous à la morale et à la République. Et ce sera là son épuration complette.

Ce n'est pas que je partage l'idée exagérée qu'il ne faille point de prêtres ; je pense seulement avec tous les peuples éclairés, tels que les Grecs et les Romains, qu'il faut qu'ils soient en petit nombre, qu'ils ne fassent point corps, et qu'ils soient contenus. Les Grecs et les Romains partageoient leurs prêtres en deux classes, celle des prêtres exploitans, celle des prêtres magistrats. Les prêtres exploitans étoient des hommes qui sacrifioient par métier, et pour subvenir à leurs familles : les prêtres magistrats étoient des dignitaires mobiles, qui faisoient partie des grandes places de la république, où n'étoient jamais élevés les prêtres de métier. Démosthènes, Ciceron, Cesar avoient passé par ces grands sacerdoces. En attendant que cet ordre sage soit établi dans notre république, bornons-nous à rétablir parmi nous la véritable Messe des gens de bien, c'est-à-dire, la pratique de l'acte pieux de la plus belle et de la plus

simple démonstration, sans mystère et sans fausseté, fait pour satisfaire les hommes simples, sans avoir rien que de respectable pour les gens instruits.

Voilà ce qui fera toujours aimer la Messe; voilà ce qui la fait desirer; voilà ce qui fait que jamais le peuple, qui s'y étoit accoutumé, ne pourra s'en passer. Il sent la possibilité de son épuration; il a droit qu'on entre dans son sens. Depuis l'abolition de la Messe, c'est envain que nous avons cherché quelque cérémonie qui en tienne lieu. Nous avons été chez les Calvinistes entendre leur bon prédicateur Maron; mais nous avons trouvé ses cérémonies monotones, tristes, nues, ne disant rien à l'ame par les yeux. D'ailleurs, nous avons encore trouvé là, ainsi que chez les Luthériens, trois ou quatre mystères, que nous pouvions endurer sans rien dire, étant sujets, mais que nous serions coupables de laisser passer sans négation, aujourd'hui que nous sommes libres. Nous avons examiné le culte de l'ambassadeur Saïd Effendy : nous l'avons trouvé trop contemplatif et faisant trop perdre de tems en prières. Nous avons,

avec plaisir, suivi les Théophilantropes, mais leur rassemblement nous a paru former secte, et non point culte. Leurs chants, sans cérémonies, peuvent être un intermédiaire entre l'abolition d'un culte et sa reprise, mais ne sont point en effet un culte, et ne peuvent pas en tenir lieu. Bref, il faut un culte à un peuple; il nous faut en conséquence un culte à nous : à nous peuple policé, peuple libre, peuple républicain, peuple servant d'exemple. Il nous faut un culte pur ; il nous faut un culte prononcé; il nous faut un culte, dont les formes soient connues, accoutumés, approuvées : et pour tout renfermer dans un seul mot, il nous faut revenir à une Messe, sauf à lui faire perdre cette dénomination ridicule, et à lui restituer, avec son véritable esprit, son nom vrai, d'offrande, de sacrifice et d'adoration.

A Paris, ce 1.er brumaire, l'An VI.

SOBRY.